This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,439

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

2663

P417
B96h

SÉANCE

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DU 28 AVRIL 1904

Tous droits réservés.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8306-4-04. — (Encre Lorilleux)

SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 28 AVRIL 1904

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. RENÉ BAZIN

1853 -

RÉPONSE

DE

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1904

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. RENÉ BAZIN

MESSIEURS,

M. Ernest Legouvé était venu pour la première fois à l'Académie, le 15 avril 1813 ; il avait reçu des leçons d'Abraham, le maître de danse de Marie-Antoinette ; il avait eu les encouragements littéraires de Casimir Delavigne et la protection de Népomucène Lemercier ; il aurait pu apercevoir dans sa petite enfance, à la table de son père, mademoiselle Contat, qui fut charmante, dit-on, au début du règne de Louis XVI ;

280227

on le surprend à donner encore, dans ses livres, l'appellation de « Monsieur » à des hommes disparus de ce monde avant la fin du règne de Charles X; il était l'aïeul de l'Académie, le dernier témoin des années déjà mortes et tombées dans l'histoire, et qui n'ont plus de cœurs battants qui les aient aimées et aient souffert par elles; quelque chose de la légende l'enveloppait et le désignait à l'admiration de la foule, même de celle qui ne lit pas; il était entré dans cette seconde gloire de la longévité, que Chevreul a connue et qui s'ajoute à l'autre; et, si j'insiste sur son grand âge, c'est pour faire observer tout aussitôt que ce vieillard continuait de s'intéresser au présent; qu'il avait en lui un tel don de curiosité et de sympathie qu'il en trouvait toujours pour de nouvelles années et de nouveaux visages; qu'il eut des amitiés dans plusieurs généra-

tions et qu'en somme ce qu'il y a de rare et d'émouvant en lui, ce n'est pas d'avoir tant vécu, mais d'être resté si longtemps, et jusqu'au bout, le contemporain de sa longue vie.

Je ne puis oublier que peu de jours avant sa mort, songeant au vide que venait de faire parmi vous la disparition de M. Gaston Paris, il avait déclaré, selon sa coutume lorsqu'une vacance nouvelle se produisait : « Je suis décidé ; cette fois, je donnerai ma voix à René Bazin. » J'ai donc eu la voix de mon prédécesseur. Mais ce sont les vôtres, messieurs, qui m'ont élu. Et je ne suis aucunement embarrassé pour vous en dire ma gratitude, bien que la tradition remonte loin, et que toutes les formules aient déjà servi, prétend-on, depuis que Patru, mon grand ancien au sixième fauteuil, le jour de son entrée à l'Académie, fit un si beau

remerciement, qu'on obligea tous ceux qui furent reçus depuis à essayer d'en faire autant. Je ferai donc comme lui, non pas sans doute avec l'éloquence de Patru, mais avec le sentiment le plus véritable, car il y a plus de quarante Français qui mériteraient d'être des vôtres ; il y a ceux que le succès d'un concurrent a pu retarder ; il y a ceux qui n'ont jamais eu d'ambition, ou, merveille plus rare, qui n'en ont plus ; il y a ceux qui commencent à rêver, étant jeunes et glorieux, que l'âge seul les sépare de vous : de telle sorte que vos suffrages sont toujours un insigne honneur, et qu'il n'est pas possible de n'en pas sentir tout le prix, soit que l'on considère les hommes qui composent l'Académie, soit qu'on regarde, par la fenêtre, plusieurs de ceux qui n'en sont pas.

Pour M. Legouvé, sa place à l'Académie

était marquée d'avance. Son père, Gabriel Legouvé, faisait partie de votre compagnie, et ses mérites étaient de ceux qui ont chance de se transmettre : la finesse, la mesure, la distinction, et la mobilité d'un esprit que tentent à la fois la beauté et la curiosité de la vie. On a de lui une *Mort d'Abel*, représentée en 1792 au Théâtre-Français, alors théâtre de la Nation et dont la scène se passe, dit l'avertissement : « dans la Mésopotamie, à quelque distance du Paradis Terrestre », une *Epicharis et Néron*, « ou conspiration pour la Liberté », un *Quintus Fabius*, « ou la discipline romaine », un *Étéocle*, et plusieurs autres de ses tragédies en trois actes et en vers, ou en cinq actes et en vers qu'une forte éducation latine nous rendait alors capables de comprendre et de goûter. On sait également qu'il professa au Collège de France, et qu'il suppléa l'abbé Delille dans

la chaire de poésie latine. Mais ni les succès retentissants qu'il avait eus au Théâtre-Français, ni ceux du professorat n'auraient porté jusqu'à nous le nom de Gabriel Legouvé, si cet homme sensible, comme on disait alors, n'avait écrit, en 1801, un poème de quelques centaines de vers, dédié à sa femme, sur le *Mérite des femmes*. Qu'avait-il voulu? il nous l'apprend dans l'avant-propos: il avait voulu faire œuvre de moraliste, et non seulement, selon ses expressions, « rendre justice aux femmes », mais « ramener dans leurs sociétés un peuple valeureux, que les secousses de la Révolution ont accoutumé à s'en éloigner, et, par ce moyen, le rappeler à sa première urbanité qu'il a presque perdue dans la lutte des partis ». L'hommage fut accepté. Le succès fut très vif. Il était même de ceux qui survivent à l'écrivain. Gabriel Legouvé, sans le savoir,

avait conquis la gloire durable, la gloire fidèle, celle qu'il est difficile de reconnaître parmi les autres, tant elle a le même visage, et qui ne dit son nom qu'après qu'on l'a conquise : il était devenu le poète du *Mérite des femmes*. Il l'est demeuré pour le grand public. Le titre du poème, c'est-à-dire la pensée inspiratrice, est resté dans la mémoire populaire, et un vers aussi, un seul que tout le monde peut citer :

Tombe aux pieds de ce sexe auquel tu dois ta mère.

C'est le dernier vers ; ce n'est pas le meilleur. On en trouverait aisément de jolis ; on en trouverait d'émouvants. Mais je n'ai pas à faire la preuve. Ce que je veux relever, dans le *Mérite des femmes*, c'est le ton de l'œuvre, l'indication certaine et partout répandue dans le poème, que l'auteur appartenait à un milieu affiné, que d'autres avant

lui, pour me servir de l'expression d'un de vos confrères, avaient franchi l'étape, et que son fils, comme lui, comme un gentilhomme et pour la même raison, aurait de la race. On ne peut bien comprendre le caractère et l'œuvre du regretté confrère que vous avez perdu sans étudier ses origines, et je dirai même sans y insister.

C'est qu'en effet Gabriel Legouvé aussi bien que sa femme, appartenaient à la meilleure bourgeoisie parisienne; ils étaient non seulement liés avec les hommes de lettres et les artistes des premières années du siècle, riches et tenant table ouverte, mais issus, l'un et l'autre, de parents instruits, répandus, arrivés à la vie publique avant la Révolution et déjà habitués aux honneurs, ce qui a toujours aidé à les bien porter. La jeune femme à laquelle était dédié le poème du *Mérite des femmes*, Adèle Sauvan, mariée

une première fois au célèbre chirurgien Sue, était la fille de Jean-Baptiste Sauvan « contrôleur du mobilier des châteaux du duc d'Orléans, tant à Paris que dans les provinces ». La mère du poète descendait de Nicolas-René Quarente Carmeline, chirurgien ordinaire du prince de Condé, et dont il est question dans les lettres de Racine à son fils. Mais c'est la ligne des Legouvé qui est la plus curieuse à suivre, et c'est là que j'ai fait, je ne dirai pas une découverte, le mot serait trop fort, mais une constatation qui m'a réjoui, qui m'a donné la certitude d'une origine que je soupçonnais, que je pressentais, et qui éclaire tant de choses.

On connaît encore quatre générations de Legouvé antérieures au poète du *Mérite des Femmes*. C'est d'abord son père, Jean-Baptiste Legouvé, avocat au Parlement de Paris sous Louis XV, orateur de grand renom, et qui

s'était même essayé dans la tragédie en vers, — il n'en fit qu'une, *Attilie*, imprimée deux fois et jouée une. — Ce premier Parisien de la famille, né à Montbrison, second enfant de treize frères et sœurs, avait pour père un maître imprimeur et marchand libraire, né lui-même à Lyon. Mais la ville austère, industrieuse et calme ne pouvait pas être le berceau des Legouvé. La famille faisait simplement son tour de France, et c'est ici que mes pressentiments se sont vérifiés. L'aïeul de toute cette lignée, le chef du nom, François, époux de dame Thérèse de Cabannes, n'a pas vu le jour à Montbrison, ni à Lyon, encore moins à Paris : il était de Mont-de-Marsan ! Quelle clarté, messieurs ! Votre confrère d'hier, M. Ernest Legouvé, s'en trouve expliqué. A la cinquième génération, il était un Méridional du pays des Landes, du Midi maigre, où l'esprit est rapide, le

sang léger et le verbe facile. Il n'en a rien dit que je sache. Mais pourquoi l'eût-il fait? Ce vieillard droit et fin, de corps souple, nerveux, toujours en mouvement et disant son avis sur toute chose qui passe, n'est-ce pas la branche de pin au bout de laquelle chante une cigale? Cette vivacité, cette incessante curiosité, sa facilité d'élocution, le don de lecture à haute voix, le goût du théâtre, une certaine façon de ne pas appuyer, de ne pas labourer très avant, de ne tenir la charrue que d'une main et de récolter quand même, le contentement de vivre et la persévérance dans la jeunesse, tout cela ne disait-il pas, tout cela ne criait-il pas que les aïeux de cet habitant de la rue Saint-Marc avaient puisé leur sève au soleil du Midi?

Avec de tels aïeux, la vocation littéraire devenait presque une nécessité. Gascon, comme on est grand d'Espagne, c'est-à-dire

de très loin, Parisien par les femmes à huit ou dix quartiers pour le moins, petit-fils d'un avocat incliné à la tragédie, fils d'un auteur dramatique applaudi, né dans un hôtel de la rue Saint-Marc, à petite distance du Théâtre-Italien, des Variétés et de l'Opéra-Comique, Joseph-Wilfrid-Ernest-Gabriel Legouvé n'avait pour écrire, et pour écrire particulièrement des pièces de théâtre, qu'à ne pas résister aux influences du sang et du milieu. Les circonstances mêmes l'y invitaient. Devenu orphelin tout jeune, il a pour protecteur M. de Fontanes; un peu plus tard, quand il lui faut un administrateur habile pour rétablir sa fortune, compromise par un notaire, je crois, l'homme d'affaires idéal se présente sous les traits d'un auteur dramatique, M. Bouilly, qui devient le subrogé tuteur de l'enfant. Les amis qui l'entourent, les amis de son père, c'est toute l'Académie

et ses environs, qui s'étendent fort loin, comme on sait. Enfin, il arrive à l'âge d'homme, précisément à l'heure où, du sol de la France, tout engraissé par le sang, tout hersé par les guerres, la grande moisson littéraire se lève, éblouissante et lourde de promesses, et s'appelle le romantisme. Comment n'aurait-il pas orienté sa vie vers ce rêve que tout, autour de lui, conseillait et exaltait : la gloire de lettres ?

Il n'eut d'hésitation que dans le choix des moyens. Dès le début, son ambition fut nette comme une résolution : devenir comme son père un écrivain, et, comme lui, entrer à l'Académie.

D'autres, en bien grand nombre, avant lui et depuis, ont formé le même dessein. Mais ce futur homme de lettres ne ressemblait pas à la plupart de ses prédécesseurs, émules ou successeurs ! A sa majorité, il

avait vingt-six mille livres de rente. Il ne connaîtrait donc ni l'empêchement, ni le stimulant de la pauvreté. Est-ce tout ? Non. Ce Parisien possédait la maison où il était né; il l'avait reçue de son père, qui lui-même la tenait de sa mère. C'était donc un Parisien exceptionnel, fixé, raciné. C'était plus encore, car il avait hérité non seulement d'une fortune et d'un foyer, mais d'une tradition, d'une culture, d'un esprit. Par droit de naissance, — comme ses aïeux l'avaient été par droit de conquête, — il était un grand bourgeois de Paris. Il le sera pendant quatre-vingt-seize ans et dans vingt-cinq volumes. Il aura les qualités, les vertus, les opinions et quelques-uns des préjugés de la bourgeoisie arrivée en 1830 au pouvoir et à l'épanouissement : il en aura le grand bon sens; la simplicité consciente; la serviabilité unie à une recherche discrète de

la popularité; l'éloignement du luxe et le besoin du confort; la fierté plébéienne dans les mots et la délicatesse aristocratique dans les goûts; la vaste lecture, qui n'allait pas ordinairement jusqu'à l'étude, mais suffisait à soutenir l'éloquence; un certain respect pour les révolutions historiques; le sentiment très ferme que la société n'avait plus à faire que des progrès de détail, qu'on était parvenu, socialement, au jour du repos dominical, et que les institutions appelées par la bourgeoisie, voulues par la bourgeoisie, soutenues par elle, étaient suffisamment démocratiques, puisqu'on avait écarté la noblesse; par-dessus tout le patriotisme le plus profond, le plus vivace, je dirais volontiers le plus traditionnel; en un mot, la foi ancienne en la France, et la foi jeune en la liberté. M. Legouvé personnifiera ce tempérament, ce caractère et ces idées, il les

exprimera, et toute l'œuvre qu'il a écrite est l'œuvre d'un des premiers bourgeois de Paris au temps du gouvernement de Juillet, qui a voulu être et qui a été auteur dramatique, autobiographe et moraliste.

Et tels sont, en effet, les trois aspects sous lesquels j'essaierai de l'étudier.

Dès le début de la carrière littéraire de M. Legouvé, la tradition bourgeoise manifeste sa puissance. Elle apparaît, elle est victorieuse, et de quel adversaire? de celui qui avait pour complice la jeunesse elle-même. M. Legouvé faillit être romantique. Il le fut même d'intention et d'effort, dans ses deux premiers recueils de vers, dont l'un, qu'il publia à l'âge de vingt-cinq ans, porte ce titre : les *Morts bizarres;* dont le second, œuvre de jeune homme également, s'appelle les *Vieillards*, et dans son premier roman, *Max*, devenu heureusement introuvable.

« Toutes mes sympathies, a-t-il écrit, allaient à l'école nouvelle; ses audaces me charmaient; ses aspirations étaient les miennes. » Oui, mais l'entourage paternel, l'œuvre paternelle, le sang paternel protestaient et luttaient. Ernest Legouvé se sentait disputé par des forces contraires; il assistait à la répétition générale d'*Hernani*, parmi les enthousiastes du maître, ayant en main le fameux billet d'admission signé *Yerro*; le lendemain, il revenait au théâtre, mais cette fois dans la loge de Népomucène Lemercier, qui ne cessait de répéter : « C'est absurde! cela n'a pas le sens commun! » Il sortit de là, ce sont ses propres paroles, « déchiré, bouleversé, éperdu », et doutant du talent de son père. Il raconte comment, pour sortir de doute, il résolut aussitôt de relire le *Mérite des femmes*, *Epicharis et Néron*, la *Mort d'Abel*, et se demanda : « Qui a raison?

Est-ce l'époque de mon père, qui l'a acclamé, ou la nôtre, qui le rejette dans l'ombre? » Et la piété filiale lui répondit en le ramenant vers les classiques. Il la suivit sans la reconnaître. Il crut qu'elle s'appelait la raison. Mais c'était l'âme de la race, l'esprit pondéré, équilibré, méthodique des vieux bourgeois de Paris, de Montbrison, de Lyon, et même du Midi latin, qui avertissaient le dernier-né de la race, et le rappelaient à la tempérance littéraire, au nom d'une tradition qui évolue lentement.

M. Legouvé allait donc devenir auteur dramatique, mais sans ingratitude. C'était sa véritable voie. Il y connut, très jeune, le succès, et ne s'en sépara que très vieux. Je ne parle que pour le nommer de son premier essai, de ce *Soleil couchant*, en un acte, qui n'eut pas même une représentation, le public ne lui ayant pas permis d'achever sa

course. Les auteurs, car ils étaient deux, prirent bientôt leur revanche. Elle fut éclatante.

Le 6 juin 1838, *Louise de Lignerolles*, par Ernest Legouvé et Dinaux, — pseudonyme de Prosper Goubaux, — triomphait sur la scène du Théâtre-Français. La pièce n'était pas seulement faite avec art, comédie dramatique « élégante », comme la qualifiait Frédéric Soulié dans le *Journal des Débats* : M. Legouvé y faisait preuve d'audace. Il y commettait quelques-unes de ces imprudences ou de ces hardiesses d'honnête homme, qui consistent à ne pas calomnier la société de son temps. On fut stupéfait de constater, dans *Louise de Lignerolles*, que, bien que le drame se passât dans le grand monde, il y avait majorité d'honnêtes gens. En 1838, les plus fortes convictions théâtrales, celles des auteurs et celles des audi-

teurs n'étaient point dans ce sens-là. Quelques-uns se déclarèrent scandalisés de l'invraisemblable honnêteté de la comtesse, de la figure assez haute de M. de Givry, et de l'agréable silhouette du prince. Où allait-on, vraiment, et qu'allait devenir la politique, si le théâtre accordait des mœurs à l'aristocratie? Mais le public ne pensa pas comme eux. Le goût du pain blanc n'est jamais tout à fait perdu. *Louise de Lignerolles* fut un succès.

Le drame en vers qui suivit ne réussit pas de même. Il était beaucoup plus hardi, puisqu'il mettait en jeu, et au premier plan sur la scène, une autre passion que l'amour. *Guerrero*, c'est le conquérant que l'amour de la guerre dispute et arrache aux autres sentiments humains. M. Legouvé, en choisissant un tel sujet, avait fait fausse route. L'amour, la jalousie, l'ambition, l'avarice,

l'amour de la patrie, sont des passions théâtrales, parce qu'elles sont universelles. Les personnages qui les expriment peuvent être des princes ou des artisans, peu importe. Nous entendons leur langage, ils nous parlent de nous-mêmes, de ce que nous sommes, ou de ce que nous pourrions être. Mais la passion de la guerre, quand elle n'est qu'un délire d'orgueil, chez un homme tout-puissant, nous ne pouvons l'éprouver, et nous devinons d'instinct que, même chez les princes, elle n'a jamais pu être qu'exceptionnelle, étant si peu humaine. M. Legouvé se trompait donc dans une tentative qui n'était pas sans noblesse d'intention.

Il avait heureusement assez d'esprit pour reconnaître son erreur, assez de jeunesse et de talent pour la réparer. Le 14 avril 1849, Rachel jouait *Adrienne Lecouvreur*, et les noms confondus de la tragédienne, de l'héroïne et

des deux auteurs occupaient tout Paris. Quatre-vingts représentations n'épuisèrent pas le premier succès, celui de la mode, et cinquante-deux ans n'ont pas épuisé le second, celui de l'intérêt et de l'émotion humaine, le plus vrai des deux, celui qui ressemble non plus à des fiançailles, qu'on peut rompre, mais à un mariage avec la gloire. Je sais bien ce qui a vieilli, et peut-être ce qui n'a jamais été neuf, dans la pièce de Scribe et de Legouvé : la peinture bien conventionnelle de ces grands seigneurs, de ces grandes dames et de ces abbés de cour du temps de Louis XV; ces récits pareils à des morceaux de feuilleton populaire, qui traînent dans le drame ; cette machination compliquée, et que j'oserai attribuer à Scribe; cette fable des *Deux Pigeons*, qu'Adrienne récite à Maurice de Saxe, et qui sûrement a été introduite à la demande de M. Legouvé ;

l'invraisemblance de certains moyens, l'excès de poudre, de vieil or et de vieux rose dans les dialogues. M. Legouvé n'ignorait pas ce que je viens de dire. Il en avouait une partie, quand il disait : « Aujourd'hui, on ne se jette plus à genoux pour faire une déclaration d'amour. Je crois bien être le dernier auteur dramatique qui se soit permis d'introduire cette pantomime dans une comédie. » La cause est entendue, et l'aveu de l'auteur a cela de bon, qu'il supprime le débat. Mais citerait-on, dans le théâtre du siècle dernier, beaucoup de scènes mieux trouvées et mieux conduites que celle où Adrienne Lecouvreur prend, pour confident de ses amours, Michonnet, régisseur de la Comédie-Française et distributeur d'accessoires, ou que cette autre, la suivante, où la jeune femme, croyant n'aimer qu'un officier de Maurice de Saxe, lorsque c'est le prince

lui-même qui est devant elle, lui fait l'éloge de ce capitaine, et l'aime ainsi deux fois, dans la réalité qu'il est, et dans l'idéal qu'elle lui propose? Et ce personnage de Michonnet, n'est-il pas tout entier d'une jolie invention? Et celui d'Adrienne Lecouvreur d'une tendresse soutenue et émouvante? Ce ne sont pas des mérites communs, que ceux qui vieillissent seulement un peu. Beaucoup n'ont pas ce qu'il faut pour attendre.

On n'a pas manqué non plus de faire remarquer qu'une part, dans le succès d'*Adrienne Lecouvreur*, devait revenir à Scribe, c'est-à-dire au premier facteur de drames, comédies dramatiques, comédies de mœurs, vaudevilles et livrets d'opéra de son temps, l'artiste ou l'artisan le plus adroit pour couper un habit de théâtre dans les pièces d'étoffe, laine, soie, toile ou coton,

qu'on lui apportait de tous côtés. Une large part! ajoute-t-on aussitôt. C'est l'éternelle question, insoluble et amusante, où les arguments font presque toujours défaut, où les préférences se donnent libre carrière; c'est l'éternelle tentation que nous avons de faire des moitiés inégales. Elle est particulièrement dangereuse en ce qui concerne l'œuvre de M. Legouvé: car il a eu un collaborateur dans *Louise de Lignerolles*; il a écrit avec Scribe, non seulement *Adrienne Lecouvreur*, mais les *Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de Dames*, les *Doigts de fée*, et enfin avec Labiche la *Cigale chez les Fourmis*. Mais Legouvé a aussi composé, et sans collaborateur, plus de dix pièces très connues, parmi lesquelles : *Par droit de conquête*, *Béatrix*, *un Jeune Homme qui ne fait rien*, *une Séparation*, *A deux de jeu*, *Anne de Kerviler* et cette *Médée*, littérairement la meilleure de

toutes, où il y a de la passion, un lyrisme vrai, de jolis vers et même de beaux vers, comparables aux meilleurs qu'on ait écrits dans le genre tragique, depuis la mort de la tragédie rimée. La réponse est peut-être là. Toutes ces pièces, moins chargées de jeux de scènes, d'incidents, d'accidents, d'accessoires, où la charpente, et ce qu'on peut appeler la partie ouvrière, est moins importante et moins touffue, n'ont pas moins d'esprit que les pièces écrites à deux. On y retrouve aussi les mêmes qualités de sensibilité qui font la haute valeur de plusieurs scènes d'*Adrienne Lecouvreur* ou de *Bataille de Dames*. Or, l'esprit ne porte pas toujours avec soi sa marque de fabrique; il abonde en France, il est un peu à tout le monde: mais non pas le don d'émotion, ni l'éducation mondaine. Et voici justement quel a été le mérite propre de M. Legouvé, et sa

part de collaboration. Il a eu une sensibilité familiale et, si on permet ce mot, un goût de la famille, que beaucoup d'écrivains ne possèdent pas à ce degré. Il a eu ce privilège, pour exprimer quelques-uns des plus nobles sentiments, de les avoir éprouvés et vécus. Et il faut lui en accorder un autre : l'irremplaçable éducation première, la distinction naturelle, si différente de cette politesse apprise, surajoutée, pareille à une greffe qu'on reconnaît toujours à quelque boursouflure ou dépression de la tige. L'intelligence de la vie familiale lui a permis d'être supérieur dans la composition des caractères de femmes, et cette vérité n'est nulle part plus évidente que dans *Bataille de Dames* ou dans *une Séparation*. Son éducation lui permettait de faire parler et agir sans fausse note des gens du monde, et de s'élever plus haut sans effort, et d'avoir le sentiment

du passé de la France. Aux qualités assez répandues qui forment le don de conversation, c'est-à-dire le mouvement, la grâce, l'esprit, il ajoutait cette mesure qui n'a pas de code et que dicte l'instinct. Voilà ce qu'il apportait à ce génial ouvrier théâtral que fut Scribe, et voilà peut-être la raison de ce fait curieux, noté par un critique: des théâtres de Scribe et de Labiche, le répertoire de la Comédie-Française n'a conservé qu'*Adrienne Lecouvreur*, *Bataille de Dames*, *la Cigale chez les Fourmis*, c'est-à-dire des œuvres écrites en collaboration avec Legouvé, « ce qui est assez flatteur pour un auteur démodé ».

L'homme qui a eu la longue carrière dramatique que je viens de rappeler, et de longs jours ensuite, a deux raisons pour se raconter lui-même. L'un d'entre vous, qui ne connaît que le poids des années du midi,

lesquelles, comme on le sait, sont de moitié moins pesantes que les autres, me disait, il y a quelques semaines : « Vous n'aurez pas de peine à faire votre discours : dans la vie de Legouvé, tout est au grand air. » Que cela est vrai! Nous savons tout, ou presque tout, sur M. Legouvé, par les confidences qu'il nous a faites et qui constituent une œuvre véritable. Les deux in-8° intitulés : *Soixante ans de souvenirs*, le racontent de 1813 à 1876. Plusieurs livres publiés auparavant, presque tous ceux qu'il a publiés depuis l'apparition des *Souvenirs*, comme *une Élève de seize ans*, *Épis et Bleuets*, *Fleurs d'hiver*, renferment des chapitres d'autobiographie, de sorte qu'on peut dire que M. Legouvé n'a pas cessé de se raconter tout le long de sa vie. Mais en le faisant, c'est une galerie de portraits ou d'esquisses des hommes du XIXe siècle qu'il nous a laissée.

Il a connu presque tous les hommes célèbres dans la littérature, les arts, la politique, depuis la fin du premier Empire jusqu'à nos jours; il a été l'ami de plusieurs, le confrère de beaucoup; il a entendu un nombre prodigieux de conversations, cette première édition de l'histoire, la moins bienveillante de toutes, et qui n'épargne aucune gloire, et n'en détruit il est vrai aucune; il a eu comme interprètes les acteurs les plus fameux; il a vu s'établir toutes sortes de régimes politiques, dans ce champ d'expériences qu'est la France, et il les a vus disparaître; la vie de chaque jour, les voisinages de quartier, des relations de bienfaisance, — car j'ai dit qu'il était serviable et même charitable, — lui ont ménagé des entrevues rapides avec des ouvriers de Paris; quelques voyages, toujours hâtifs et faits sans aucune pensée d'étude, en

Italie, en Suisse, en Allemagne, lui ont permis de retrouver quelques compatriotes à l'étranger, Gounod et madame Ristori à Baden, Edgar Quinet à Genève, Patin à Venise, Horace Vernet et la Malibran à Rome, si bien que pour écrire deux volumes, quatre volumes et le reste, il n'a eu qu'à se souvenir. Les chapitres s'ajoutent aux chapitres, sans aucun lien que le fil du brochage et la bonne grâce qui signe partout. Le lecteur croit entendre ce qu'il lit. C'est le ton de la conversation, à tel point que j'imagine que M. Legouvé a dû fréquemment raconter chacun de ses traits autour de lui, et que la forme elle-même, celle qu'après expérience il avait reconnue la meilleure, était déjà fixée depuis longtemps dans sa mémoire, lorsque, en 1884, il se mit à sa table de travail. Ce qu'il nous raconte, c'est un choix d'anecdotes. Il le fait

avec art et même coquetterie. Il prépare de loin son récit, il le commence, il le suspend pour exciter notre envie de savoir, puis, il y revient, brusque le dénouement, lance le trait de la fin, et nous sommes sûrs qu'il s'est réjoui, à la dernière ligne de chaque chapitre, d'avoir si bien fini, sur un mot drôle et touchant, sur un mot d'auteur. Nous le voyons devant nous. Elles sourient, ses lèvres fines et rasées entre ses favoris blancs; elles refoulent et courbent les vieilles rides des joues, qui plient encore sous la poussée de la vie; les paupières, lasses de tant de soleils, s'allongent sur les yeux, et il attend que nous lui disions ce qu'il pense lui-même : « Très bien, monsieur Legouvé! très joli! »

Et quel enthousiasme facile! Quelle sympathie toujours prête! Quelle nature rebondissante! Il n'a jamais été malade. Il a une

de ces santés chétives, qui ne promettent rien et tiennent tout. A peine une légère souffrance, de loin en loin, un simple prétexte pour appeler un médecin, pour causer avec lui, et, au lieu de le consulter, lui exposer ses vues personnelles sur la thérapeutique. Dans l'intervalle, comme il jouit de la vie! comme il la salue au passage dans les hommes, dans les livres, dans les choses, dans le monde tout plein de lumière, de son et de mouvement! Il en fait l'aveu à chaque page. Il aime la musique, la conversation, la lecture à haute voix, les visages jeunes, la toilette, — un corsage neuf, un joli chapeau le ravissait, oserai-je ajouter, même une jaquette bien coupée! — il a une passion virile pour les exercices du corps, la marche, la natation, les armes surtout; il se met, sur le tard, à aimer la peinture; il aime sa maison; il aime Paris tendre-

ment; il aime aussi la campagne, à sa manière; il aime la joie d'aujourd'hui, la petite, et celle de demain, la grande, celle que nous prenons à crédit et que nous nommons l'espérance; il jouit de la réputation qu'il s'est acquise, et il ne connaît pas ce doute ardent de quelques-uns pour qui la gloire c'est toujours autre chose.

Je viens de dire qu'il avait une passion pour les armes. Elle fut violente et fidèle. M. Legouvé a fait de l'escrime toute sa vie. Jeune, il prenait sa leçon au dehors. Plus tard, il n'eut plus qu'à descendre chez son locataire du rez-de-chaussée, dans la salle d'armes qu'il avait fait construire, d'abord pour lui-même, dans l'hôtel de la rue Saint-Marc. Là, comme il l'a raconté, le fleuret du professeur et le sien « causaient » ensemble, chaque matin, pendant une demi-heure. La demi-heure finit par devenir un

quart d'heure, le quart d'heure se réduisit à dix minutes : mais la passion ne s'éteignit pas. En été, lorsqu'il habitait en dehors de Paris, M. Legouvé faisait venir un prévôt d'armes par le premier train. C'était, au dire de ceux qui peuvent en juger, « un fin tireur, adroit, raisonnant bien, plein d'à-propos ». La veille même de sa mort, il toucha ses fleurets pour la dernière fois. Il les a célébrés, dans ses *Souvenirs*, avec une chaleur et une conviction où il entrait sûrement un peu d'honneur militaire. Il a énuméré les titres de l'escrime à cette forte affection : art national, art précieux pour l'auteur dramatique et fécond en dénouements toujours prêts, art qui développe et réjouit la vie, art qui ne s'apprend pas. Pour le louer, il trouve un style serré, nerveux, emporté, et il écrit à la gloire des armes une des meilleures pages, et la meil-

leure déclaration d'amour qu'il ait publiée. Et ceux qui ont ouvert les Mémoires de M. Legouvé, en songeant : « Comme il était vieux ! » ne peuvent achever de telles lignes sans s'écrier : « Comme il était jeune ! »

Il l'a été, en effet, aussi longtemps qu'on peut l'être, jusqu'à l'invraisemblance, et, le voyant vieillir à peine, et parler sans amertume de la vie, nous avons achevé la légende, et, avec cette facilité que nous avons, pour croire au bonheur des autres, nous avons dit : C'est l'homme heureux ! Hélas ! pourvu qu'ils aient dépassé la trentaine, on calomnie toujours ceux qu'on désigne ainsi. L'homme qu'on dit heureux, c'est celui qui l'a été. M. Legouvé ne fait pas exception à la règle. Il a connu aussi des douleurs cruelles, et, si nous le savons moins, c'est qu'il a souffert presque sans le dire.

Il serait facile de prouver, si le temps et

le lieu me permettaient de résumer la biographie de M. Legouvé, que cet homme heureux fut étrangement fidèle au souvenir de ses peines. Il faudrait citer plusieurs pages de ce récit, d'une émotion si pénétrante, et qui ne fut pas publié du vivant de M. Legouvé, où il raconte, pour ses arrière-petits-enfants, l'histoire de ses fiançailles et de son mariage. Cela ressemble, dans le commencement, à un conte merveilleux. Quand ils se déclarent leur amour, elle a vingt ans, il en a dix-sept. Elle est la filleule d'une vieille parente ; elle est sans fortune, très belle, fille d'un colonel de l'armée anglaise et d'une Française de famille noble. Leur projet est naturellement traversé. Ils sont séparés pendant dix ans, et s'épousent enfin. Et la merveille, ce n'est pas qu'ils aient été heureux ensuite, nous lisons cela dans tous les contes de fées :

c'est la beauté du regret qu'avait gardé M. Legouvé, lorsque, à plus de quatre-vingt-dix ans, songeant au passé, il écrivait cette ligne si simple qu'elle est sûrement vraie, et où se mêlent un souvenir de tendresse et un témoignage de conscience : « Je me demande ce qu'il serait advenu de moi si je ne l'avais pas connue ! »

Il faudrait rappeler encore, pour bien faire comprendre M. Legouvé, qu'il perdit un fils de douze ans. Ce fut pour lui une douleur affreuse et sans terme. Il n'en a presque rien laissé paraître. Cependant il a écrit quelque part, comme pour désavouer sa réputation d'homme heureux, que sous sa gaieté d'apparence et de surface, il y avait en lui-même un grand fond de mélancolie.

Il faudrait enfin donner de longs extraits de la correspondance de M. Legouvé pen-

dant le siège de Paris, correspondance qui n'a jamais été publiée et qui lui fait le plus grand honneur. Il faudrait le montrer, en septembre 1870, retiré avec sa famille à Dieppe, dans une petite maison du faubourg de la Barre. Au bout de quelques jours, il sent qu'il ne pourra pas vivre loin de Paris menacé. Il ne mange plus, il ne dort plus. Sa fille vient le trouver. « Je vois, dit-elle, que tu ne peux plus tenir ici. Tu en mourrais ! — C'est vrai. — Cours donc t'enfermer dans Paris ! — Je n'osais pas te le demander, mais je te remercie ! » Deux heures plus tard, M. Legouvé prenait le train pour Paris. Il avait alors soixante-trois ans et ne pouvait songer à faire un soldat. Mais il veut servir son pays. C'est ici que les lettres montreraient ce déjà vieil académicien cherchant à se faire admettre comme ambulancier, d'abord dans l'ambulance établie au

foyer du Théâtre-Français, puis dans une ambulance volante ; essayant d'organiser une espèce de garde nationale du quartier ; quêtant pour acheter des gants et des vêtements pour les soldats ; trouvant enfin sa vraie fonction et faisant des conférences publiques au Théâtre-Français, à Passy, au Collège de France, à l'ambulance du Palais-Royal, afin de relever les courages, de répandre au dehors cette foi profonde en la France qu'il avait toujours eue, mais qui s'exaltait dans le malheur. Il faudrait l'entendre raconter un épisode de guerre, et aussitôt après une séance de l'Académie : « Nous nous réunissons tous les mardis et les jeudis, toujours les mêmes naturellement,... et nous travaillons beaucoup au Dictionnaire. » Il faudrait surtout citer les mots d'amour pour la France dont ses lettres sont pleines, des phrases comme

celle-ci : « Si nous sortons du siège un peu plus maigres de joues,... nous en reviendrons avec un cœur plus solide, un esprit plus ferme, une âme en meilleure santé... Paris, même vaincu relèvera la France ! » ou celle-ci : « Nous passons notre vie à tomber sur les genoux et à nous relever, car on se relève toujours... Je ne l'ai jamais tant aimé, mon cher et pauvre pays ! » Pas un instant M. Legouvé n'a douté de la France. Il a été du parti de l'espérance quand même, le seul qui connaisse notre histoire. Et j'ai dit qu'il avait personnifié le vieux bourgeois de Paris ; et je viens de dire que pendant le siège il fit bien son devoir : ce n'est que la même idée à des heures différentes.

De cette autobiographie et du théâtre de M. Legouvé il serait aisé de déduire la plupart de ses idées sur la société, ou du moins

sur la famille qui la fonde. Mais il a tenu à les exposer lui-même sous forme didactique. Son sentiment très vif de son rôle d'éducateur paternel l'a conduit à écrire les études intitulées : *les Pères et les Enfants*, *Nos Filles et nos Fils, une Élève de seize ans*, *l'Art de la lecture*, et d'autres, qui forment la troisième partie de son œuvre, le groupe des livres de morale et d'éducation. La vocation du professorat y est évidente : elle se reconnaît, dès les premières pages, à la clarté des idées; elle se confirme par le ton des développements, qui demeurent primaires, par leur variété, leur importance mesurée à la faculté d'attention d'un élève; elle s'impose enfin si l'on considère, d'un volume à l'autre, ou dans le même volume, les retours au point de départ, ces randonnées, qui sont la marque du maître et le secours de l'élève. On observe, en même temps, que cette

grande affection de M. Legouvé pour la jeunesse, qu'il aimait pour elle-même et un peu pour lui-même, — il disait joliment que la jeunesse se gagne, — n'est nullement faible et déprimante. Il ne confond pas aimer l'enfant et le gâter. Il sait que ce sont deux verbes opposés, inconciliables. Il a le sens très exact de la dignité paternelle, de l'autorité, et, par là encore, il se rattache à l'école de la tradition. Mais son principal ouvrage de morale, celui qui fut, dans son temps, un livre d'avant-garde, et qui marque une date dans l'histoire des idées « féministes », c'est l'*Histoire morale des Femmes*. Dans ce livre qui, avant d'être rédigé et imprimé, fut professé au Collège de France, en 1848, M. Legouvé traite ou effleure tant de questions, que vous ne serez pas surpris si je ne suis pas toujours d'accord avec lui. Je ne puis pas ne pas dire que l'érudition y rap-

pelle un peu trop celle des dictionnaires de la conversation, que le moyen âge y est jugé avec un parti pris romantique dont on ne souriait pas encore en 1848, et que certaines affirmations me semblent manifestement erronées. Quand M. Legouvé, par exemple, prétend, — je me sers de ses propres expressions, — que « dix siècles après Jésus-Christ, sous la féodalité, le monde ne concevait pas encore l'idée du mariage », je n'accepte pas cette condamnation en masse de dix siècles d'histoire, d'abord parce que l'idéal du mariage est indiqué et célébré dans les livres sacrés, dont la doctrine pénétrait et adoucissait l'âme des temps féodaux, et puis par une de ces raisons de sentiment qui me semblent souvent plus probantes que tout le reste. Il m'est impossible d'entendre rabaisser et rejeter dans la barbarie ces vieux paysans et artisans, qui furent nos pères,

sans sentir en moi s'émouvoir et protester tous ces morts obscurs, premiers ouvriers de la race, auxquels la France est redevable d'avoir grandi, et qui n'avaient sans doute ni notre langage, ni notre condition, ni toutes nos aspirations, mais qui avaient les mêmes tendresses familiales, la même foi, la plupart des mêmes souffrances, c'est-à-dire presque tout ce qui fait les mêmes âmes. De même, après qu'il a écrit que le mariage à Rome périssait par le divorce, au temps où le christianisme parut, après qu'il a exalté l'indissolubilité du mariage, lorsque M. Legouvé, tout aussitôt, se prononce en faveur du divorce, je ne suis pas tenu d'admirer la logique d'un esprit d'habitude plus conséquent avec lui-même. Un peu plus loin, lorsqu'il met comme condition d'une législation sur le divorce, que celui-ci sera « enfermé dans des règles sévères », c'est-

à-dire limité dans ses cas, je ne puis m'empêcher de trouver cette condition bien illusoire, puisque toute volonté qui s'emprisonne elle-même sera tentée de se délivrer, et le fera sans aucun doute, si elle se croit souveraine.

Voilà donc des idées, — il y en a d'autres, — que ma raison ne saurait approuver. Sur d'autres points, au contraire, je me retrouve avec lui. Je ne proteste pas, s'il s'agit de demander que la femme mariée soit moins lourdement protégée par la loi, qu'elle ait plus de droits sur sa fortune, qu'elle puisse conserver pour elle et pour ses enfants le salaire qu'elle a gagné; je suis avec lui quand il réclame, pour la femme, l'accès à un certain nombre de carrières, qui s'ouvrent peu à peu, d'ailleurs, et lentement devant elle. Je reconnais l'auteur de *Bataille de Dames* et de *Louise de Lignerolles*, dans ce respect

mêlé d'enthousiasme qui inspire l'ouvrage. Et j'imagine que lorsque M. Legouvé, tout à la fin de sa carrière, accepta d'aller faire quelques visites et quelques causeries, chaque printemps, à l'École normale de Sèvres, ses toutes jeunes élèves furent surprises et touchées de ce qu'il y avait de singulièrement respectueux pour elles, et de courtoisie non frelatée, et d'honnêteté vraie, toute pleine d'hommage, dans l'enseignement de ce vieux maître, qui ne faisait que répéter pour elles et approprier à leur usage quelques-unes des idées émises dans l'*Histoire morale des Femmes*. Enfin, presque à chaque page de ce livre, écrit dans la jeunesse de l'auteur, je rencontre affirmé, commenté, le plus large, le plus sincère libéralisme et je puis dire le plus ferme, puisque les derniers livres de l'écrivain témoignent de cette fidélité. Son libéralisme consistait à

réclamer la liberté pour lui-même et pour les autres. Car il faut bien définir aujourd'hui les termes les plus clairs. Les subtils raisonneurs ne manquent pas, qui prétendent enlever la liberté des autres pour la leur rendre, plus tard, en meilleur état. M. Legouvé laissait à chacun la sienne. Et il faut ajouter, à son honnenr, qu'il n'a pas été seulement libéral en théorie. La vie lui a offert, plus d'une fois, l'occasion de prouver que, s'il tenait à sa propre liberté, il ne se passionnait pas moins pour celle des autres. Lui, républicain de vieille date, il protesta, en 1886, contre la décision qui expulsait de France un prince français, son confrère à l'Académie, et, ses soixante-dix-neuf ans ayant gardé la bonne santé morale qu'il faut pour s'indigner, il écrivit un billet où, jugeant cette mesure de proscription, il disait : « J'en gémis comme républicain,

j'en rougis comme citoyen, j'en souffre comme confrère... » Et, plus tard, nul ne s'employa plus activement, plus persévéramment, plus utilement que lui, pour faire rouvrir les portes de la patrie au prince, dont la réponse est entre vos mains et s'appelle Chantilly. En 1895, il réclamait, par une lettre rendue publique, contre la suppression, dans les programmes des lycées de jeunes filles, de l'enseignement de l'histoire sainte. Plus récemment, il envoyait son adhésion, longuement motivée, à la ligue de la liberté de l'enseignement. Après avoir rappelé que toutes les libertés se tiennent : « Quant à votre œuvre, écrivait-il, c'est dans l'intérêt même de l'Université que j'en désire le succès... L'Université voit se poser devant elle les questions les plus difficiles. Pour les résoudre, elle n'aura pas trop de toutes les expériences qui se feront autour

d'elle... Les institutions religieuses lui seront plus utiles qu'aucune autre, en la forçant à rendre la place qui est due à l'idée de Dieu dans l'éducation. » Dans le même temps, il se préoccupait du sort réservé aux religieuses d'une école de village à laquelle il s'intéressait; il gémissait de voir ces saintes femmes menacées dans leur vocation, dans leur œuvre, dans l'idéal de leur vie; il ne croyait pas qu'on pût en venir jusqu'à fermer l'école; cependant cette pensée le troublait, et lui qui avait vu tant de choses, il allait répétant : « Je ne comprends plus! Je ne comprends plus! »

J'ai essayé, messieurs, de montrer en M. Legouvé, auteur dramatique, autobiographe, moraliste, une personnification de la bourgeoisie parisienne et libérale du premier tiers du siècle passé. L'esquisse ne serait pas entièrement ressemblante, si je n'ajoutais

quelque chose. Eh bien! oui, messieurs, il avait une maison de campagne. Et vraiment, ce Parisien qui, à l'âge de vingt-sept ans, n'avait jamais passé une saison d'été ou d'automne loin de la rue Saint-Marc, ce citadin passionné pour le théâtre, habitué aux concerts et aux visites, avait bien choisi. Il avait loué d'abord, et six ans plus tard, en 1849, il avait acheté sa maison de Seine-Port. Le paysage de Seine-Port est d'un large mouvement. Quand on a dépassé Corbeil, sur la ligne de Melun, les bals champêtres, les arbres restaurants, les chalets qui n'ont rien de suisse, les étroites maisons, n'ayant d'herbe autour d'elles que ce qu'il en faut pour faire punir un enfant qui joue, tout cela disparaît. Les rives du fleuve se dessinent et s'élèvent. La rive droite surtout, dressée d'abord en parois verticales de roches pâles, s'évase au sommet et se prolonge vers

lés collines prochaines, en pentes à demi sauvages, espaces déserts et pierreux, prairies, taillis, futaies, que la beauté de leurs lignes et la hauteur de leurs voûtes désignent comme des débris de forêts antiques, parcs de demeures invisibles, avenues tapissées de feuilles mortes, inclinées vers le fleuve, et où rien ne passe, mais où l'on imagine quelque belle dame d'autrefois, glissant sur les gazons, de son pas ennuyé de la longueur de l'automne, et venant, le soir, aux nouvelles, quand le coche d'eau passait, et emportait vers Paris celles que la fin de l'été faisait libres déjà. Vaste pays : du haut des collines, l'horizon est immense, la lumière plus bleue à chaque tournant de la Seine et voilée dans le lointain, afin que le rêve y puisse vivre, lui qui ne peut plus vivre quand il voit jusqu'au bout. C'est la marche de la campagne profonde, de la vraie France rurale, et

deux signes l'en distinguent : sa solennité même, un peu voulue et monumentale, et les villages qui n'ont plus pour centre le clocher de leur église.

Au sommet d'une de ces courbes de la Seine, les falaises s'écartent, et une petite plaine descend de très loin, toute verte, jusqu'au bord de l'eau. C'est là qu'est Seine-Port. C'est là, dans la forêt qui forme bordure à gauche de la vallée, et qui monte en s'éloignant, que se trouve abritée, à mi-coteau, parmi d'autres habitations, celle de M. Legouvé. J'aime la maison dont le passant peut dire, au premier coup d'œil : « Une pensée ordonnée commande ici ; il y a des enfants, une discipline et une liberté. » Je l'ai donc reconnue tout de suite. Elle a des toits de vieille tuile, d'un rose usé, des volets blancs, des murs couverts de rosiers et de clématites, une charmille qui la sépare

de la propriété bâtie plus haut, deux jardins qui l'enveloppent, et un bois en arrière, un bois presque sauvage, confinant à une futaie qui l'est tout à fait.

Le bourgeois de Paris qui habitait là tout l'été et presque tout l'automne disait, à quatre-vingt-neuf ans : « J'aime chaque jour davantage la campagne et la poésie. » Il s'y reposait de vivre. Il y travaillait un peu. Quelques amis, vieux ou même jeunes, venaient le voir. Ils entraient, restaient ou partaient sans contrainte. La maison était libérale. Mais, le plus souvent, M. Legouvé vivait à Seine-Port dans l'étroite intimité familiale. C'était la vie qu'il avait toujours aimée et préférée. Elle lui rendait en douceur et en respect les avances qu'elle avait reçues, à l'heure où il y avait des rivales possibles. Il jouait avec ses arrière-petits-enfants; il se souvenait, pour ses petits-

enfants, d'un mot, d'un trait, d'une page qu'il avait apprise par cœur, jadis, et qu'il savait encore. Il était attentif à ne pas blesser, à ne pas trop laisser voir qu'il était presque du XVIIIe siècle, et qu'il n'entendait plus guère. Enfin, chaque jour, quelque temps qu'il fît, par la pluie, la neige ou le soleil, son manteau sur le dos, ou sur le bras, ce vieillard que la passion de la marche n'avait pas quitté, faisait sa promenade. On peut dire sa promenade, car c'était la même. Il descendait jusqu'au bord de l'eau, et, tournant à droite, il gravissait cette forte rampe qui s'infléchit avec le fleuve, et qui conduit dans la forêt de Rougeau. Là il faisait une station sur un éperon de la falaise, au lieu dit le Petit-Cavalier, et d'où l'on domine la Seine jusque vers Corbeil. Il y avait rendez-vous avec le soleil couchant. Ils se parlaient, et ceux qui ont l'habitude de ces

choses savent que le jour qui s'en va ne dit jamais deux fois les mêmes paroles. De là, par une allée de chênes magnifiques, il gagnait le carrefour du Dauphin, et revenait souvent à travers bois, saluant du regard les arbres qu'il avait vus jeunes, et qu'il traitait familièrement, en aîné qui connaît le secret de durer et de reverdir comme eux.

Quelquefois il rencontrait des bûcherons, des gens des villages voisins, des hommes ou des femmes en qui il croyait bonnement apercevoir des ruraux authentiques, de primitifs enfants de la terre. Je crois qu'il se trompait, car la grande moisson de France et le paysan qui la crée, ne se lèvent que plus loin, là où la trépidation de la ville n'atteint pas. Quoi qu'il en soit, il aimait à leur dire au passage un mot plaisant, à se les attacher par quelque service, à s'entendre

appeler par son nom. Il avait même pour quelques-uns des prévenances touchantes. Et un jour que la fille de l'un de ceux qu'il nommait « ces braves paysans » se mariait, un jour d'été, on put voir ce spectacle, dans la plaine qui s'allonge indéfinie, au delà de Seine-Port : une noce de village, se rendant à pied à l'église, entre les blés et les avoines, et en tête du cortège, donnant le bras à la mariée, un membre de l'Académie française, marchant derrière le violoneux, tandis que les épis chuchotaient, et que les grandes nielles ardentes riaient à la vie heureuse.

Cependant, pour M. Legouvé lui-même, la vieillesse arrivait. Je me rappelle ce que me disait un de mes amis, laboureur dans la profonde campagne, comme je le retrouvais, après une longue absence. « Métayer, lui disai-je, vous n'avez pas changé ! Vos cheveux sont toujours blonds. — Possible,

monsieur. — Vous tenez la charrue comme un jeune homme. — N'empêche que je suis vieux. — A quoi donc le reconnaît-on, métayer? — Monsieur, quand on se lève plus las qu'on ne s'est couché. »

J'ai rencontré des expressions presque semblables dans l'un des derniers écrits de M. Legouvé. Il savait et il sentait que la mort ne pouvait plus tarder. Il ne le disait pas. Il y pensait beaucoup. Ses amis remarquèrent que son vieux cœur devenait encore plus affectueux, et que sa manière de parler de la vie, qui avait toujours été agréable et facile, se faisait plus émue. Ils surprirent sur ses lèvres des mots comme celui-ci : « Plus j'avance, je ne dis pas dans la vie, mais au delà de la vie, plus le souvenir de ceux que j'ai aimés devient vivant. » Ils l'entendirent qui disait : « J'aurais voulu être une grande âme », et qui ajoutait modestement : « Je

ne suis qu'un brave homme. » Il ne disait pas assez. Son esprit, resté droit et de bonne foi, grâce à l'honnêteté de sa vie, pouvait entendre le dernier conseil que l'homme reçoit de la mort, ou plutôt de l'aube divine qui s'annonce. Il avait toujours cru à l'existence de Dieu, à la Providence, à l'immortalité de l'âme, à la résurrection des corps. Il avait, maintes fois, rendu hommage à la beauté et à la vertu civilisatrice du catholicisme. Dans les dernières années, son admiration s'agrandit encore et alla jusqu'à l'envie. Dans une sorte de testament écrit à Seine-Port, il disait : « Heureux ceux qui ont la foi, la foi pratique... L'univers est rempli pour le croyant d'un adorable ami. » Il ajoutait : « Je me suis fait une maxime que j'applique le plus que je peux : Quand on est chrétien, vivre comme un chrétien doit vivre; quand on ne l'est pas, vivre comme

si on l'était, » Enfin, plus tard encore, ou plus près si l'on veut, il avait dit à un ami : « Je vais tant travailler sur moi-même que cela tentera la manne d'y tomber. » Celui qui a dit ces choses avait le cœur d'un chrétien. Il avait songé, il s'était ému, il avait fini par envier et par aimer la foi qu'il n'avait pas encore. Mais l'aimer, n'est-ce pas l'avoir ?

Tel a été, ou du moins tel m'est apparu M. Legouvé. Bien peu d'écrivains ont donné l'exemple d'un labeur réparti entre tant d'années, puisque le premier livre de M. Legouvé est de 1832, et qu'hier même paraissaient les *Dernières pages recueillies*, dont quelques-unes sont datées de 1903, soixante et onze ans plus tard ; mais ce qui l'honore encore plus, c'est que, dans cette vie exceptionnellement longue, il n'a rien renié de son idéal, rien trahi, rien abaissé. Il a eu le

respect des âmes, qu'il a souvent réconfortées et relevées ; il a su « faire bon accueil à la pensée des autres » ; il a, par sa droiture autant que par son esprit, fait honneur à la France, et nous pouvons le citer, devant l'étranger, comme un Français authentique. Lorsqu'on veut le louer et résumer le sentiment qu'il inspire, on dit souvent : « Ce charmant Legouvé. » Il aurait préféré, j'imagine, un éloge plus précis, et il me semble qu'il s'est défini lui-même, le plus heureusement du monde, quand il a écrit, à propos de sa maison : « On s'y sent en bonne et pleine bourgeoisie d'avant 1789, libérale, cordiale, familiale. » Tout ici convient également à M. Legouvé, les trois épithètes, et même la date qui leur ajoute un sens. Il avait hérité de son père, qui les avait prises à l'ancienne France, cette politesse et cette bonne grâce, qui furent nationales, et vous

avez pu croire, plus d'une fois, que vous aviez parmi vous un survivant du XVIIIe siècle, chargé de saluer le XXe, chargé de lui recommander quelques vieux mots et quelques vieilles choses qu'il importe de maintenir, chargé de montrer aux générations nouvelles, ce qu'avait de séduisant et de solide en même temps la bourgeoisie ancienne, chargé de leur transmettre le secret que les siècles de notre histoire doivent apprendre l'un de l'autre, à savoir que notre pays a une mission qu'il peut contrarier mais non pas abolir : terre de foi, terre de chevalerie et, à cause de cela, terre de résurrection !

RÉPONSE

DE

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MONSIEUR,

Je ne sais si, comme on l'a dit, nous ne mourons tous, ou presque tous, que de ne plus vouloir vivre, et j'hésiterais, pour ma part, à mettre cette superbe assurance dans le pouvoir de la volonté. Mais, que l'on ne résiste pas à l'assaut des années sans l'avoir un peu voulu, et que l'on ne devienne pas, sans s'y être un peu appliqué, le centenaire du Muséum ou le nonagénaire de l'Institut de France, c'est ce que suffirait à nous faire

croire, telle que vous venez de nous la retracer, avec infiniment d'esprit, — et non pas sans quelque malice, — la très longue et très heureuse carrière de votre prédécesseur, M. Ernest Legouvé. Il a beaucoup aimé la vie, et la vie, qui aime qu'on l'aime, le lui a généreusement rendu. Leur optimisme souriant a longtemps déconcerté la mort. Elle n'osait pas frapper ce vieillard, qui n'avait certes ni le mauvais goût ni l'imprudence de l'appeler, et encore moins de la défier, mais qui l'attendait de pied ferme, et la tête haute. Et quand enfin elle l'a surpris, dans un moment de distraction ou d'oubli, j'ignore ce qu'il en a pensé, mais nous en avons tous été plus étonnés que lui-même, tant, sous cette mince enveloppe, sèche et parcheminée, qui lui servait de corps, il y avait toujours, à quatre-vingt-seize ans, de jeunesse de cœur, de conti-

nuelle activité d'esprit, et d'intelligence attentive aux moindres manifestations de la vie !

Né à Paris, en plein Paris, rue Saint-Marc, à quatre pas du boulevard et de la plupart de ces théâtres qu'il devait tant aimer, dans la maison où il devait mourir, quatre-vingt-dix-sept ans plus tard, sans l'avoir presque jamais quittée, que de la longueur de quelques kilomètres, l'originalité d'Ernest Legouvé fut d'être un Parisien de Paris. Il y a, quoi qu'on en dise, beaucoup de Parisiens de Paris, et peut-être même, à les bien recenser, en trouverait-on plus que de Marseille ou de Lyon : mais ils ne sont pas tous également « représentatifs » ! Ernest Legouvé, lui, le fut, à la manière de Scribe ou d'Auber, ses amis et ses contemporains, et il l'est demeuré jusqu'à son dernier jour. Il avait, d'un Parisien de Paris, l'humeur

indépendante, libérale et bourgeoise; il en avait, et vous l'avez à bon droit remarqué, le ferme et lucide bon sens, le sens de la mesure; il en avait l'éducation, l'agrément et l'esprit; — il en avait aussi les admirations convenues...

Au second acte d'*Adrienne Lecouvreur*, Maurice de Saxe fait son entrée au foyer de la Comédie-Française, et il s'écrie : « C'est beau, le foyer de la Comédie-Française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois. » Quand il me serait prouvé, monsieur, que ce couplet est de la main de Scribe, j'y reconnaîtrais encore Ernest Legouvé. « C'est beau, le foyer de la Comédie-Française!... » Il ne s'agit pas, pour lui, de savoir si le

fougueux et un peu brutal amant de la touchante Lecouvreur et de la spirituelle Favart n'a pas été beaucoup plus curieux de la personne des belles actrices, et de leurs charmes, que de leur talent, et du répertoire; ni quelles étaient, en 1730, les « ombres illustres » qui pouvaient errer dans « ces longs corridors », où il nous faut bien dire que ni Corneille, ni Molière, ni Racine, de leur vie, n'avaient mis les pieds; — tous ces détails ne font rien à l'affaire; — mais il était convenu, vers 1848, entre Parisiens de Paris, que le foyer de la Comédie-Française était un lieu sacré. On n'était même de Paris, on ne recevait son brevet ou son investiture de Parisien, qu'à la condition de fréquenter le foyer de la Comédie-Française. Et ne pensez-vous pas que ce trait, lui tout seul, est révélateur de toute une conception, je ne dis pas de l'art drama-

tique, mais de la littérature et de la vie même?

Cette conception de la littérature, je la retrouve également dans les *Souvenirs* d'Ernest Legouvé. Dans ces *Souvenirs*, si intéressants et si vivants, la littérature occupe toute la place, — mêlée, par accident, d'un peu de musique ou de peinture, d'anecdotes sur Horace Vernet ou de dithyrambes en l'honneur de la Malibran; — mais c'est une littérature dont l'objet n'a été, pour plusieurs générations de Parisiens, qu'une manière de divertissement, un jeu d'oisifs et de dilettantes, et jamais un labeur. Tous ici, à commencer par l'hôte du logis, sont des bourgeois à l'aise, qui vont dans le monde, qui ont du goût pour les plaisirs de l'esprit, et qui les apprécient en amateurs délicats, mais qui ne consentiraient pas que, sous prétexte de littérature, on leur fît une obli-

gation d'observer, de réfléchir, ou de penser. La vie est une chose, et la littérature en est une autre! Arrive-t-il par hasard qu'elles coïncident ou qu'elles se rencontrent? Ernest Legouvé n'est pas homme à s'en effaroucher, et il admet, de loin en loin, s'il le faut absolument, quelque vague ressemblance du roman ou du théâtre avec la réalité. Mais il n'y voit rien de nécessaire, et, pas plus dans *Louise de Lignerolles* que dans *Adrienne Lecouvreur*, ou dans *Bataille de Dames* que dans les *Contes de la Reine de Navarre*, n'ayant cherché lui-même qu'à se divertir honnêtement, il n'a donc essayé de rien mettre qui nous intéresse ou qui nous émeuve en tant qu'hommes. Nous ne sommes pour lui que des « spectateurs » ou des « lecteurs »; il n'est pour nous qu'un auteur; et, comme tel, il ne nous doit rien de lui-même, du fond ou du secret de sa pensée,

de ses idées personnelles, mais seulement une historiette ingénieusement compliquée, dont il y ait plaisir à suivre les complications; un dialogue piquant; des jeux de scène propres à faire valoir le talent, la beauté, les moyens d'une actrice; et cinq actes enfin, bien et dûment conformes à l'esthétique traditionnelle du théâtre français. C'est une manière de concevoir la littérature... Et, à la vérité, je la trouve un peu étroite, un peu mondaine, un peu artificielle. Mais ce fut celle d'Ernest Legouvé; et peut-être qu'après tout, c'est ainsi qu'il faut prendre la littérature quand on se propose d'en faire pendant quatre-vingts ans.

Aussi, monsieur, notre vénérable et aimable confrère en a-t-il fait jusqu'à son dernier jour. Il a gardé, très vif et très présent, jusqu'à son dernier jour, le goût,

et même la passion du théâtre. Il est resté fidèle, obstinément, à la mémoire de Casimir Delavigne et de Népomucène Lemercier. Lorsqu'il a senti sa verve se refroidir, il n'a plus fait de pièces, et se changeant en moraliste, ou même en féministe, c'est alors qu'on a bien vu qu'il était le fils de son père. « Les femmes, chez tous les peuples, avait dit l'auteur du *Mérite des Femmes*, reçurent les hommages de la poésie et de l'éloquence » : l'éloge que Gabriel avait fait d'elles en vers, Ernest Legouvé tint à honneur de le faire en prose, dans son *Histoire morale des Femmes*. Il travaillait en même temps à répandre l'art de la lecture, ou de la récitation, qu'il tenait pour un grand arcane, et que je définirais, sans tant de mystère, l'art de comprendre ce que l'on lit et de le faire sentir aux autres. La voix venait-elle à lui faire défaut, et, avec la voix, le moyen de joindre

en lisant, l'exemple à la leçon? Il entreprenait de rédiger ses *Soixante ans de Souvenirs.* C'est sans doute celui de tous ses livres qui prolongera le plus longtemps sa mémoire, et elle n'y perdra rien, si c'est assurément celui qui lui ressemble le plus. Et quand il avait terminé de revivre ses *Souvenirs*, incapable de rester oisif, on le voyait recommencer en quelque sorte ses études, relire La Fontaine ou Boileau et, du trésor de son expérience de nonagénaire, enrichir ce qu'un demi-siècle auparavant il avait pensé des *Satires* et des *Fables.* Voilà une existence bien remplie! et, — vous avez raison, — si nous osions lui envier quelque chose, ce serait moins le nombre de ses ans que d'avoir ainsi conservé, jusqu'à la dernière heure, l'imperturbable possession de soi-même, l'amour du travail, et la confiance au lendemain.

Votre existence, monsieur, quoique n'étant pas encore, ou à peine, la moitié de la sienne, n'a guère été moins remplie, et, en moins d'un quart de siècle, vous avez élevé votre monument. Nous vivons aujourd'hui plus vite qu'autrefois... Vous nous avez conté vous-même, dans une des rares *Préfaces* que vous ayez écrites, la très simple histoire de vos troisièmes débuts. Je dis : vos troisièmes débuts , comme au théâtre, pour honorer d'un dernier hommage le souvenir de votre prédécesseur ; et puis, parce qu'en effet, vous aviez écrit et publié déjà votre premier roman, *Stéphanette*, quand un de nos confrères, M. Ludovic Halévy, découvrit le second, *Ma Tante Giron*, et s'empressa de signaler cette maîtresse femme au directeur du *Journal des Débats* : c'était alors Georges Patinot. Georges Patinot lut *Ma Tante Giron*, et, comme il était expéditif, vous demanda

tout de suite un roman. Vous écrivîtes *une Tache d'encre*, qui, de tous vos récits n'est peut-être pas celui que je préfère, mais dont le succès éveillait l'attention du directeur du *Correspondant* et du directeur de la *Revue des Deux Mondes*, — ce n'était pas moi, je le regrette ! — et en moins de trois ans, coup sur coup, *les Noëllet*, *A l'Aventure* et *la Sarcelle bleue* apprenaient au public le nom de René Bazin.

Nous étions alors en pleine bataille littéraire, et, s'il vous en souvient, le naturalisme faisait rage. On n'a pas encore écrit l'histoire du naturalisme. Comme nous étions quelques-uns qui lui résistions, — et, au premier rang d'entre nous l'élégant et aristocratique romancier de *Thaïs* et du *Crime de Sylvestre Bonnard*, — le naturalisme feignait de croire, il croyait peut-être que nous l'attaquions ! mais au contraire, et en réalité,

c'était nous qui le défendions, contre lui-même, contre ses excès, contre les courtisans de son propre succès. Nous n'avions garde, en effet, de lui reprocher, ni la juste préoccupation qu'il avait d'étudier de plus près la nature, plus attentivement et plus consciencieusement qu'on ne l'avait fait dans l'école des Scribe et des Dumas; ni le souci qu'il affectait de la vie obscurément douloureuse ou tristement monotone des humbles, Germinie Lacerteux ou Charles Bovary; ni surtout son louable dédain de ces intrigues invraisemblables où se complaisait, du temps d'Ernest Legouvé, l'imagination perverse de cet Eugène Sue, que notre indulgent confrère a essayé de réhabiliter dans ses *Souvenirs*. Non, monsieur, ce n'était rien de tout cela que nous reprochions aux plus bruyants de nos naturalistes : et, en particulier, s'ils eussent voulu

nous faire convenir qu'il n'y a rien, dans le roman, au-dessous du *Juif Errant* ou des *Mystères de Paris*, nous l'eussions dit!

Mais de quoi nous lui en voulions, c'était, avant tout, de la vulgarité des rencontres où il fourvoyait la bonne renommée d'une grande doctrine d'art, qui fut, avant d'être la sienne, celle des peintres hollandais et des grands romanciers anglais du XVIIIe siècle; et, ce que nous lui reprochions encore plus vivement, c'était, dans ses récits, l'air de supériorité que les auteurs y prenaient sur leurs personnages.

Et de fait, monsieur, pour ne parler que du chef, et du maître, et du guide, l'une des choses les plus pénibles qu'il y ait au monde, n'est-ce pas, à votre avis, d'être un personnage de Flaubert : le curé Bournisien, le percepteur Binet, le suffète Hannon, Bouvard ou Pécuchet? Ah! ce n'est pas eux

qui ont connu la joie d'être les « enfants gâtés » de leur auteur; et certes, jamais père, se faisant moins d'illusions, ne traita plus cruellement son impuissante progéniture. Comme il vous les arrange! Comme il leur fait payer le tort qu'ils ont de n'être pas « artistes »! et — sans songer que la faute en est peut-être un peu à lui, — comme il les méprise de les avoir mis au monde! Ç'aura été la grande erreur de notre école naturaliste! Elle n'a pas aimé les créatures de son talent! Elle n'a su voir en elle que des maniaques, des ridicules, des grotesques, des « bourgeois »! Elle n'a pas essayé de saisir, pour le mettre en son jour, ce qu'il y a si souvent de bonté de cœur sous une enveloppe épaisse et commune; de souffrance réelle dans la gaucherie d'un geste; et de sincérité profonde ou de caressante affection dans une phrase mal tour-

née. Naturalistes ou réalistes français, peintres ou romanciers, dramaturges, poètes même, tous ou presque tous, ils ont été sans pitié pour le « petit monde » qu'ils nous représentaient. On dirait qu'ils ne l'ont étudié que pour s'en moquer, ou l'insulter. Leur doctrine d'art n'a été que l'expression de leur orgueil de privilégiés du style. Et qu'en est-il résulté ? Il en est résulté qu'ils n'ont, généralement, exprimé ou représenté que des apparences. La vérité, — qui pour être trouvée, ne veut pas tant être cherchée qu'aimée, — s'est refusée à eux ; et tout en voyant bien le but qu'il s'agissait d'atteindre, loin, très loin devant eux, ils ne l'ont pas touché, pour n'avoir pas compris que, de toutes les conditions qui s'imposent à l'œuvre d'art, la première, sans laquelle même peut-être il n'y a pas de vraie beauté, c'est d'être toute pleine et, selon le mot du

plus grand des poètes, comme gonflée du « lait de l'humaine tendresse ».

Cette veine de tendresse et d'humanité, monsieur, c'est ce qu'on aimait déjà sentir dans vos premiers récits : *les Noëllet*, *la Sarcelle bleue* ; et déjà, par ce caractère, ils faisaient contraste avec des œuvres d'un art plus savant peut-être, mais plus dur et souvent si dur ! Que leur manquait-il cependant pour achever de prendre possession du public et de la renommée ? Vous me permettrez ici de m'en expliquer avec franchise : il y manquait, dans tous les sens, pour ainsi parler, un certain degré de profondeur et de force. On ne rencontrait pas assez de loups dans vos bergeries, ou, si l'on y en rencontrait, c'était de bons loups, des loups qui finissaient toujours, au dénouement, par se changer en espèces de moutons. Pareillement vos paysages, qui avaient

la finesse, le charme et la légèreté de l'aquarelle, semblaient en avoir aussi l'inconsistance et la fragilité; les teintes en étaient « plates », comme il convient à ce genre de peindre, et le tableau « ne se creusait pas ». Toute peinture hollandaise, a-t-on dit, est concave : votre peinture n'était pas concave[1]. Enfin, monsieur, s'il faut tout dire, l'intrigue de ces premiers récits était, non pas certes banale, ni décousue, mais cependant plus flottante, moins logique, plus arbitraire qu'on ne l'eût voulue; et, naturellement. l'impression de conformité ou de ressemblance avec la vie que nous demandons au roman, en était un peu altérée. Personne, au surplus, ne le savait mieux que vous; et c'est alors que, pour vous rendre tout à fait maître des moyens de votre art, vous

1. Eugène Fromentin.

entrepreniez vos voyages en Sicile, en Italie, en Espagne, en France aussi, à travers la province, et vous nous en rapportiez quatre ou cinq volumes : *Sicile*, *Terre d'Espagne*, *En Province*, *les Italiens d'aujourd'hui*, sur lesquels j'aimerais insister.

C'est en s'opposant qu'on se pose, disent les philosophes ; et nous ne prenons de nous une connaissance entière qu'en nous distinguant de nos semblables. « La campagne, nous dites-vous quelque part, je l'ai connue tout enfant, à l'âge où les petits qui seront toucheurs de bœufs commencent à prendre l'aiguillon, portent la soupe aux hommes qui fauchent, et reviennent si fiers, le soir, dans le silence des brumes tombantes, à califourchon sur la vieille jument blanche qui a l'air de les bercer... » Vous disiez vrai, monsieur, et on voyait bien que vous n'aviez pas « appris » la campagne, en sor-

tant du collège, à Clamart ou à Montmorency; mais, touriste et voyageur, n'avez-vous pas mieux connu le paysage de France quand vous en avez eu comparé la douceur apaisante avec la désolation majestueuse de la campagne romaine ou avec l'aride sévérité des hauts plateaux de la Castille et de l'Estramadure?

Vous avez mieux senti, à parcourir la province française, non seulement la force du lien qui vous attachait à la terre natale, mais encore que, si d'autres aspects de la nature vous tentaient peut-être un jour davantage, un décret nominatif de la Providence vous avait cependant destiné pour être le peintre du Bocage ou du Marais vendéens. Vous observiez en même temps ce qui survit encore, ce qui survit toujours des mœurs provinciales, et, grâce à Dieu, ce que n'en ont tout à fait aboli ni les che-

mins de fer, ni la fureur de l'automobilisme.

« Celui qui se jette dans le peuple ou dans la province, écrivait La Bruyère, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutait pas, dont il ne pouvait avoir le moindre soupçon ; il avance, par des expériences continuelles, dans la connaissance de l'humanité[1]. » Vous avez éprouvé la vérité du mot de La Bruyère. Vous vous êtes jeté dans la province et dans le peuple. « Études de plein air » : avez-vous dit vous-même de vos récits de province ! et en effet, je n'en connais guère dont l'éclairage diffère plus du jour factice de l'atelier. Et vous avez découvert des choses qui vous étaient nouvelles ; et en même

1. La Bruyère, *De l'homme*.

temps que votre œil en était, non surpris, mais intéressé, votre main s'appliquait plus diligemment à les peindre; et votre connaissance de l'humanité s'élargissait; et votre talent s'assouplissait; et votre personnalité s'affermissait. Et quand vous reveniez au roman, vous nous donniez successivement : *De toute son âme*, 1897; *la Terre qui meurt*, 1899; *les Oberlé*, 1901; et *Donatienne*, 1902. Je parlerai des *Oberlé* quand j'aurai loué, si je le puis, ce qu'il y a dans les trois autres, de vérité, de « naturalisme » hardi, et de nouveauté.

Comme l'on se trompe, de leur vivant même, sur le caractère des écrivains, et davantage encore sur le sens exact de ces mots de nouveauté, de hardiesse, et de vérité! Parce qu'il y a donc dans ces beaux romans d'incomparables paysages, d'une solidité de construction, et d'une justesse

d'effet auxquelles je ne vois d'égale que l'intensité du frisson de vie qui les anime, et le charme qui s'en dégage; parce que vous n'avez jamais confondu la force avec la violence ni surtout avec la grossièreté; parce qu'en abordant quelques-unes des plus graves questions que puisse traiter aujourd'hui le moraliste, et même le sociologue, vous n'avez pas enflé la voix, ni jamais usé de mots plus simples que quand vous dénonciez des misères plus profondes, combien n'ai-je pas entendu de gens, qui aimaient cependant vos romans, les prendre pour des idylles, et, de toutes les qualités qui les caractérisent, n'en retenir ainsi qu'une seule, et peut-être la moindre. Idylles, soit! si ce sont des idylles que tous les récits, — et au fond c'est peut-être cela qu'on veut dire, — dont la scène ne s'encadre pas dans le décor d'une grande ville,

mais quelles idylles émouvantes, et tragiques, et navrantes, que *Donatienne* ou *la Terre qui meurt;* — et quelles idylles audacieuses !

De toute son âme, la Terre qui meurt, Donatienne, a-t-on fait attention, que, dans ces romans si « distingués », et qui méritent certainement ce nom, c'était à peine si l'on voyait passer, à l'arrière-plan, et à peine esquissés, quelques héros bourgeois ? mais les vrais, ceux que vous aimez, les préférés de votre cœur et de votre talent, Henriette Madiot, l'oncle Éloi, Étienne Loutrel, les Lumineau, les Michelonne, Donatienne et Jean Louarn, ils sont tous du « peuple », et du vrai peuple, celui qui travaille de ses mains, cultivateurs, ouvriers d'usine, hommes d'équipe, simples soldats, couturières ou modistes. C'est dans le cercle étroit de leur profession que vous avez enfermé le

drame de leur existence. On ne voit pas même paraître, dans *la Terre qui meurt,* le propriétaire de la ferme que les Lumineau font valoir; et ce n'est point un fils de famille qui séduit *Donatienne,* mais un de ses compagnons de domesticité. Le langage que vous leur prêtez est le leur, simple et court, parfois rude, mais toujours sans affectation de grossièreté. En vérité, monsieur, si l'on ne regarde qu'à la qualité des personnages, à leur condition, à leurs mœurs, je ne sache guère, dans la littérature contemporaine, d'œuvre moins aristocratique et moins bourgeoise, plus populaire que la vôtre. Pas un des maîtres du théâtre ou du roman contemporain ne s'est penché plus complaisamment vers les humbles, avec une curiosité plus inquiète ou plus passionnée de leurs maux; et, dans ces récits d'une si belle tenue littéraire,

d'une honnêteté si profonde, et d'une distinction si rare, ce n'est pas votre moindre originalité que d'avoir substitué des images vraies du paysan ou de l'ouvrier de France, aux caricatures calomnieuses que l'école naturaliste nous en avait données.

Que dirai-je maintenant de la hardiesse de vos sujets ? *De toute son âme!* le vrai sujet en est comment on devient religieuse, et non pas à seize ans, dans un ardent élan de piété mystique, ou par un puéril effroi des complications de la vie, mais dans l'éclat de sa jeunesse et, si je l'ose dire, dans l'orgueil de sa beauté, pour avoir connu soi-même la misère; pour avoir, durant toute une longue et laborieuse enfance, côtoyé le vice et la débauche; pour avoir appris l'indulgence à l'école de la vie quotidienne et de l'existence ouvrière; pour avoir sondé la profondeur des plaies qui seront toujours celles de

l'humanité; pour avoir senti, comme un appel et comme une prière, monter vers soi la plainte confuse de tous ceux qui souffrent dans leur chair, dans leur esprit, et dans leur cœur :

« O vous, dont les mains légères ont déjà pansé tant de blessures, et le sourire consolé tant de souffrances; vous, dont la seule apparition ranime dans les désespérés la volonté de vivre; vous qui, partout où vous passez, laissez derrière vous comme un sillage d'apaisement et de joie, enfant très chère et très aimée, ne quittez pas ceux qui vous aiment, ou, si vous les quittez, que ce soit pour de plus malheureux! Gracieuse et charmante Henriette, que nous avons vue toute petite partager nos chagrins, nos travaux et nos peines, ce n'est pas pour vous, ni pour un seul, ce n'est pas pour le « grand Étienne », que Dieu a mis en vous ce pou-

voir de consolation, mais pour tous ceux qui souffrent; et le bien que vous pouvez leur faire, c'est ce qui se nomme, parmi les hommes, du nom de vocation. Les joies communes, les joies ordinaires de la vie ne sont pas faites pour vous; elles n'en sont pas dignes; il vous en est réservé quelque part de plus pures; et pour les goûter un jour, quand il faudrait vous broyer le cœur, ayez, si nous vous fûmes chers, le courage de vous y résigner... »

Me pardonnerez-vous ce bref et sec résumé de l'un des plus beaux sujets qui aient tenté jamais le talent d'un psychologue? Oh! oui, « de toute son âme », c'est de toute son âme qu'elle se donne, Henriette Madiot, la « première » de madame Clémence, la nièce de l'oncle Éloi, la sœur de son frère Auguste, l'ouvrier gouapeur et toujours révolté... Vous avez dû, monsieur, la connaître,

et sans doute vous pourriez nous dire son nom ! Vous pourriez aussi nous dire, quelle est, au moment où je parle, dans quel exil et sous quels cieux lointains, la récompense de son dévouement !... Mais je ne veux pas pousser l'indiscrétion plus avant, et, de cet admirable sujet, je ne songeais aujourd'hui qu'à louer la hardiesse, pour l'instruction et l'édification de tous ceux qui ne verraient encore qu'une innocente idylle dans l'histoire de la jeunesse, et de la vocation d'Henriette Madiot.

Non moins hardi, dans un autre genre — et je veux dire à la fois non moins neuf ni moins fait pour donner à penser — le sujet de *la Terre qui meurt.* « Le Vendéen tient plus fortement qu'un autre au sol qui l'a vu naître » : c'est à un document officiel que j'emprunte cette courte phrase, à un rapport adressé par les députés des départe-

ments de l'Ouest à la Convention nationale, et daté du 1er décembre 1794. Vous avez donc placé en Vendée, du côté de Sallertaine et de Challans, dans ce « marais mouillé » qui est une des régions les plus pittoresques de notre France, et qu'à plus d'une reprise vous avez si bien décrit, l'action de *la Terre qui meurt*. La dépopulation de nos campagnes et la désorganisation de la famille, sous l'influence des formes actuelles du progrès ; le lent abandon de la terre par ceux qui jadis en tiraient, avec notre subsistance, et leur force et leur dignité ; la transformation du cultivateur libre en employé de chemin de fer, en homme d'équipe, en graisseur de roues, et de la ménagère en fille d'auberge ou en patronne d'estaminet, voilà, monsieur, le sujet ou le problème, économique et social, moral et tragique aussi, à sa manière, que

vous avez étudié dans *la Terre qui meurt*. Vous l'avez traité en poète et en romancier. Qu'ils sont vrais, vos paysans, et combien ils diffèrent des bergers idéalisés de *la Petite Fadette* ou des intrigants et des chemineaux du roman fameux de Balzac ! Hommes et femmes, — Toussaint Lumineau, Mathurin, François, André, femmes surtout, Roussille, Éléonore, et la « fille de la Saulière », la belle Félicité Gauvrit, et le couple des Michelonne, Adélaïde et Marie-Rose, « avec leurs yeux luisant d'une lumière bleue et enfantine, comme d'un rire perpétuel », si pures et pourtant si curieuses d'histoires d'amour, — de quels traits, toutes et tous, vous les avez marqués, inoubliables de précision, de justesse et d'originalité. Mais ce qu'ils étaient hier encore, quand, sans le savoir, ils posaient devant leur peintre, ils ne le seront plus demain.

Un courant plus fort qu'eux les emporte! Le milieu change qui, pendant tant d'années, les avait, eux et leurs ancêtres, façonnés à son image! De nouvelles inquiétudes les agitent, par où s'exprime en eux, si je puis ainsi dire, la sourde protestation de la terre qui ne voudrait pas mourir. Et nous nous demandons, en fermant le livre, s'il faut donc vraiment qu'elle meure; si nous briserons un jour, sans espoir de le renouer jamais, le lien sacré qui nous unit à elle; et si nous perdrons peut-être, avec la piété du sol natal, le souvenir, le respect, et la religion de ces morts obscurs qui ont fait la patrie.

Ceux qui ne vous connaissent qu'à moitié veulent-ils cependant mieux vous connaître encore? Veulent-ils savoir de quelle audace est parfois capable un romancier qui ne s'inspire, dans le choix de ses sujets, que

de sa seule conscience d'honnête homme, et du sentiment du bien ou du mal qu'on peut faire en mettant du noir sur du blanc? Qu'ils lisent donc ou qu'ils relisent l'histoire de *Donatienne*. O la douloureuse, et pourtant bien vulgaire aventure que celle de cette petite Bretonne, que « des gens » qu'elle ne connaît pas, « ont demandée pour être nourrice »; qui rougit, le soir, à l'office, parmi la valetaille, d'avoir « bêché la terre » et d'avoir ce qu'ils appellent un rustre pour mari; qui s'oublie, un jour, aux bras d'un valet de pied joli homme, — dans la promiscuité de ce sixième étage où, sans doute, une civilisation plus humaine verra, dans l'avenir, une des hontes de la nôtre; — qui devient ensuite tenancière d'une crèmerie dans un faubourg, et que tourmente confusément, derrière son comptoir, à l'heure indécise où le client est plus

rare, le souvenir de sa Bretagne lointaine, de son mari et de ses enfants...

Mais l'aînée de ceux-ci, une fillette d'une quinzaine d'années, a pu se procurer l'adresse de sa mère, et elle a formé le projet de lui écrire. Elle le réalise, un jour que le père est tombé victime d'un horrible accident, qui l'a couché pour longtemps sur un lit de douleur, et dont l'un des premiers effets a été de mettre en fuite la maîtresse qu'il avait rencontrée naguère sur sa route, et qu'il avait, sans trop savoir comment, associée depuis des années à son existence vagabonde et désemparée. Et Donatienne revient à l'appel de sa fille, et elle s'installe au chevet du blessé, et, quand le soir tombe :

— Noémi, dit-elle, il est l'heure de préparer la soupe ?

— Oui, maman.

Donatienne s'arrêta un instant, comme si les

mots qu'elle avait à ajouter étaient difficiles à dire.

— Donne-moi les sabots de celle qui est partie.

— Oui, maman.

— J'irai tirer de l'eau, et je ferai la soupe pour vous tous quatre.

Et ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler.

C'est la fin de *Donatienne*... Je ne crois pas, monsieur, que la philosophie, instinctive, comme inconsciente, et cependant divine, du repentir et du pardon, se soit jamais mieux exprimée, en termes plus simples ni plus forts, dans aucun récit de Dickens ou de Guy de Maupassant; et quelle vérité, quel souci des moindres détails! qui n'ont pour objet ni de faire éclater votre remarquable habileté d'artiste, ni de nous apitoyer par des moyens trop faciles, mais uniquement de situer chaque chose en sa place, et de lui donner ainsi

toute sa valeur d'art, de représentation, et de vie.

Car, c'est ce que je ne saurais omettre de signaler dans ces récits, je veux dire la simplicité, la probité, la loyauté des moyens. Et ceci encore, dans le vrai sens du mot, n'est-ce pas du « naturalisme », et du meilleur ? Il n'y a point d'intrigue, ou presque point, dans *Donatienne* ou dans *la Terre qui meurt*, point d'aventures ni de péripéties, mais, des caractères qui se développent, sous l'influence des circonstances ; mais, des actions et des réactions, qui vont des âmes aux choses et des choses aux âmes ; mais, des incidents familiers qui sont à vos personnages une occasion de se produire, et à vous de voir clair dans leurs cœurs.

Certes, monsieur, ce n'est pas moi qui médirai du « romanesque » en général, et

j'avouerai même qu'en particulier, je l'aime assez dans le roman. Le romanesque a sa place dans l'art, puisqu'il l'a dans la vie. Je ne le confonds pas toutefois avec la vérité, ni surtout avec la poésie. De très grands poètes et de très grands peintres de la vie, n'ont été nullement romanesques. Vous êtes de leur famille. Vous n'avez pas besoin d'embellir ou d'orner la réalité pour la représenter, et vous ne commencez point par la défigurer pour la peindre. Vous n'avez jamais travaillé qu'avec le modèle sous les yeux. Seulement vous avez choisi quelquefois vos modèles, et, dans les modèles que vous avez choisis, que d'autres auraient pu choisir comme vous, ou avant vous, vous avez vu, monsieur, ce que d'autres n'y avaient pas su voir. « C'est la même balle, disait Pascal, dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Et ainsi, vous avez rendu ce grand ser-

vice au naturalisme, en votre temps, de lui avoir appris ce qu'il avait le plus ignoré : les ressources de son esthétique ; la fécondité de sa doctrine ; et — je ne craindrai pas d'user de cette expression familière, — la manière de s'en servir.

Il vous restait à montrer que, si vous n'aviez pas abordé la peinture des grandes passions et de ce que les conflits en ont de tragique dans le roman, c'est que vous ne l'aviez pas jusqu'alors voulu ; et bien sûr d'avoir votre heure, jeune encore, et désormais en pleine possession des moyens de votre art, vous attendiez, sans inutile impatience, que le drame de la vie vînt à vous. Il est venu et il s'est appelé *les Oberlé*.

J'ai toujours pensé, pour ma part, que la vraie matière de l'action tragique, c'était le « cas de conscience ». Non pas, assurément, qu'il n'y ait d'autres manières de nous

émouvoir et, comme on dit, de « nous tirer des larmes ». On en connaît plusieurs, et je n'en veux aujourd'hui condamner aucune. Regrettons seulement qu'elles relèvent toutes du mélodrame ! Aristote faisait grand état de la « reconnaissance » : — le père qui « reconnaît » son fils au moment de l'assassiner, ou la sœur qui « reconnaît » son frère au moment de l'épouser. C'est une des erreurs d'Aristote ; et on remarquera qu'il n'y a pas une « reconnaissance » dans le théâtre entier de Racine. Mais le drame, le vrai drame, la tragédie ne commencent qu'avec l'opposition des passions ou le conflit des devoirs. La scène française, depuis *le Cid* jusqu'à... mettons jusqu'à *Hernani*,... n'est remplie, et, si je puis ainsi dire, agitée que de « cas de conscience » : pareillement, chez nous encore, le roman de Balzac, ou en Angleterre, celui de George

Eliot. Ils sont d'ailleurs tantôt plus simples et tantôt plus complexes; il y en a de plus particuliers et de plus généraux; il y en a de moins douloureux, il y en a de plus angoissants. Mais, quand ils surgissent à la fois dans plusieurs consciences; quand, là même où la nature avait voulu que régnât la paix et l'union des cœurs, comme entre parents ou concitoyens, l'apparition de ces cas de conscience déchaîne brusquement la guerre; et quand les volontés, transformées par eux, se tendent ou s'exaltent jusqu'à la méconnaissance du droit de la famille, ou de la patrie, ou de la société, c'est alors que le poète, en s'en emparant, dérive l'émotion de ses sources les plus hautes; — et c'est ce qui vous est arrivé, monsieur, en écrivant *les Oberlé*.

Les Oberlé, c'est d'abord, dans ce petit village d'Alsheim, et dans cette province

d'Alsace où vous avez placé la scène de votre récit, la famille divisée contre elle-même, le mari contre la femme, le fils contre le père, la fille contre la mère, le frère contre la sœur, s'opposant les uns aux autres par toutes leurs manières de sentir, toutes leurs ambitions et tous leurs rêves d'avenir; se portant les uns aux autres, comme sans le vouloir, et rien que par l'effort qu'ils font pour persévérer dans leur être ou s'affirmer dans leur autonomie, des blessures mortelles; n'ayant bientôt plus entre eux de commun que le nom, la façade ou la face; et, finalement, ne trouvant plus de moyen d'échapper à la fatalité sous laquelle ils se débattent, que dans la rupture des liens qui les unissaient et le reniement de leur propre sang. Séparée du lieutenant von Farnow, qu'elle aime, par la désertion de Jean Oberlé, Lucienne a

cessé pour toujours d'être la sœur de son frère, et son père n'a plus de fils, mais leur mère n'a plus de fille. — *Les Oberlé*, c'est l'amour du sol natal, de la terre maternelle et nourricière, celle qu'on ne saurait abandonner sans un déchirement de toutes ses fibres, l'amour local, presque physique, entrant brusquement en conflit avec l'amour de la plus grande patrie, celle qui nous dépasse, et nous déborde, en quelque sorte, par toutes ses traditions; ou encore, c'est le sentiment du devoir héréditaire, engageant la lutte quotidienne avec les sourdes insinuations de l'intérêt matériel, avec les prévenances du vainqueur, avec je ne sais quelle inquiétante admiration de sa force qu'il inspire aux vaincus. « Redoutable, dit à demi-voix M. Ulrich Biehler, redoutable adversaire, qui s'exerce jour et nuit; » comme s'il voulait encore, après tant d'an-

nées écoulées, mériter sa victoire! ou plutôt, comme s'il savait bien que l'on n'en a jamais remporté, contre le vœu des populations, que de passagères et de toujours inachevées! — *Les Oberlé*, c'est encore, monsieur, sur cette frontière arrosée de tant de sang, la rencontre ou le heurt de deux grandes civilisations, qui n'étaient point faites, que ni Dieu ni la nature n'avaient faites pour être ennemies, mais au contraire pour se pénétrer pacifiquement, se compléter, se perfectionner l'une l'autre, et qui depuis trente ans, sur cette héroïque terre d'Alsace, n'avancent, ni sans doute n'avanceront jamais à rien l'une contre l'autre, parce que ni l'on exile ni l'on ne transplante les mœurs, et on peut bien défaire, mais on ne refait pas l'œuvre séculaire de l'histoire!

C'est tout cela, monsieur, que nous avons

admiré dans *les Oberlé;* et c'est ce qui en fait la force dramatique. Le roman n'est pas le théâtre, et le théâtre n'est pas le roman : je me suis moi-même efforcé plus d'une fois d'en dire et d'en préciser les raisons. Ce qui pourtant n'est pas douteux, c'est qu'il n'y a ni drame ni roman sans intrigue, et sans nœud. Moins heureux en ceci que le peintre et le poète, le dramaturge et le romancier ne peuvent pas se passer de « sujet ». Il y a un « sujet » dans *les Oberlé*, et ce sujet est une tragédie. Les raisons qui séparent à jamais Lucienne Oberlé du lieutenant von Farnow, et Odile Bastian de Jean Oberlé, sont des raisons du même ordre que celles qui séparaient Chimène de Rodrigue, ou Titus de Bérénice. *Invitus invitam !* Ils ne l'ont voulue ni les uns ni les autres, cette séparation douloureuse, et, ni les uns ni les autres ils n'ont rien fait pour la mériter. Disons

quelque chose de plus! ils n'en éprouvent précisément l'amertume, — et nous-mêmes avec eux, — que pour avoir mis quelque chose de plus noble au-dessus de l'union qu'ils avaient rêvée. C'est ce qui rend leur aventure tragique; — cela, et ce que nous sentons bien qu'elle a d'irréparable dans l'avenir, parce que, de cette crise, ils sortiront transformés en d'autres êtres qu'eux-mêmes. Ils ne seront plus eux, mais vraiment d'autres créatures. La résolution du seul Jean Oberlé aura fait ce miracle; et n'est-ce pas le triomphe de l'action tragique, lorsque les choses étant amenées au point où plusieurs destinées ne dépendent plus que d'un geste ou d'un mot, quelqu'un fait ce geste, ou laisse échapper ce mot, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'inévitable transformation s'accomplit?

Si maintenant, monsieur, depuis vingt

ans, chacun de vos récits nous a ainsi donné de vous, et de la souplesse, de la richesse, de la hardiesse de votre talent, une plus haute idée, je crois en savoir la raison. Quand vous avez commencé d'écrire, une opinion se faisait jour, parmi les excès du naturalisme, et s'en dégageait presque malgré lui, qui est que la littérature n'est pas un divertissement de mandarins. Cette opinion est la vôtre; — et je la partage. Qui que nous soyons, nous n'écrivons ni par passe-temps, et à défaut de quelque autre occupation plus sérieuse; ni pour exprimer notre personnalité, dont nos semblables, en général, sont moins curieux que nous ne le croyons; ni pour faire étalage de notre virtuosité, ou du moins, quand nous le faisons, nous manquons à la première obligation de l'écrivain. C'est ce que le XIXe siècle finissant a compris, et, de ce jour, c'en était

fait de la doctrine de « l'art pour l'art ». L'art pour l'art! trois mots vides de sens! disait dédaigneusement Alexandre Dumas. Non! pas vides, mais au contraire pleins de sens, et d'un mauvais sens, d'un sens équivoque et dangereux! Car on peut bien n'assigner à la science d'autre objet qu'elle-même, parce que l'objet de la science ne dépend pas de nous, et que, si nous n'existions pas, le monde de la science ne cesserait pas pour cela d'être tout ce qu'il est. Nous pouvons du moins le supposer! Nous pouvons, tout nous invite à croire que, si nous n'existions pas, les planètes n'en décriraient pas moins leurs orbites à travers l'espace; et il ne paraît pas probable, que, si nous disparaissions quelque jour de la surface de notre globe, la nature et la vie dussent s'anéantir et disparaître avec nous. Mais qu'est-ce que l'art en dehors de

l'homme? à quoi répondrait-il? et quelle en serait seulement la matière? L'art n'a proprement d'existence et de réalité que pour l'homme et par l'homme, dans l'humanité, pour les sens qu'il réjouit, pour les esprits qu'il éclaire, pour les cœurs qu'il console, ou qu'il exalte, ou qu'il raffermit. C'est pourquoi la première condition de l'art est d'être humain, même avant que d'être de l'art; et si la remarque est vraie dans tous les temps, et de tous les genres, combien ne l'est-elle pas davantage quand on se propose, comme au théâtre et dans le roman, d'imiter, ou de représenter, ou d'interpréter la vie!

Les naturalistes avaient fini par l'entendre, — à l'exception du seul Flaubert; — et en France, comme dans l'Angleterre de George Eliot et de Dickens, comme dans la Russie de Tolstoï et de Dostoïewski, ils se

sont rendu compte que le roman naturaliste, libéré de ses anciennes contraintes, ne pouvait manquer de tendre tôt ou tard au roman social. Et comment en effet sortirions-nous de nous-mêmes et de notre condition, pour observer autour de nous les mœurs de nos semblables, sans nous intéresser, d'une manière qui ne saurait être uniquement d'un artiste ou d'un dilettante, à leurs misères, à leurs souffrances, et à leurs besoins? Nous ne rions bien souvent que de ce que nous ne comprenons pas, et l'indifférence au fond des choses n'est souvent qu'une excuse qu'on se donne pour ne pas les approfondir. « En se jetant dans le peuple », selon le mot de La Bruyère, il était donc inévitable que le naturalisme y fît des « découvertes ». Heureux, si seulement il en avait senti l'importance! mais peut-être, en ce cas, vous eût-il ravi la joie

de les faire à votre tour, et à moi, monsieur, celle de vous en adresser aujourd'hui mon sincère compliment.

Vous nous donnerez d'autres chefs-d'œuvre, d'autres *Donatienne* et d'autres *Oberlé*, mais déjà l'honneur vous est acquis, d'avoir, depuis vingt ans, autant ou plus que personne, aidé à préciser les caractères du « roman social ». Balzac, seul, avant vous, s'y était vraiment essayé, car je n'appelle de ce nom de « roman social » ni *les Mystères de Paris*, ni *le Compagnon du Tour de France*, ni *les Misérables*. Vous avez repris l'œuvre au point où il l'avait laissée. Vous avez été frappé de l'ignorance de leurs semblables où vivaient beaucoup de nos auteurs parisiens, et, naturellement, la foule qui faisait avec eux ses délices de leur éternelle histoire d'amour. Vous vous êtes rendu compte que la curiosité du plaisir ou de la

souffrance des autres n'était que de l'indiscrétion, et même de la perversité, si nous n'y cherchions pas des raisons et des moyens de nouer ou de resserrer les liens de la solidarité qui nous attache à eux. Vous avez vu que, sans confondre ni brouiller ensemble ces deux choses distinctes, l'art et la morale, il ne fallait pas cependant les opposer l'une à l'autre ni subordonner la réalité de la seconde, et son rôle dans la vie commune, aux exigences prétendues supérieures et souveraines du premier. Ce n'est pas notre faute, s'il y a des consciences délicates, s'il y en a même de subtiles, qui ne prennent pas légèrement la vie, et pour qui la grande affaire est justement de savoir comment on doit la vivre! Telle Henriette Madiot et tel Jean Oberlé. Leur existence pose la question morale, si je puis ainsi dire, et vous avez prouvé victorieusement, monsieur, que leur

« moralité » ne les excluait pas du domaine de l'art.

Je dirais volontiers que d'autres existences, parmi celles que vous nous avez retracées, celle de Donatienne, par exemple, et celle du fermier de la Fromentière, posent la question sociale... Mais vous trouveriez certainement l'expression trop ambitieuse. Je me borne donc à dire que vous n'avez point fait l'inutile gageure d'écrire des romans sans amour, mais l'amour ou ses contrefaçons n'occupent dans vos récits ni toute la place, ni toujours la première. Votre conception du roman est plus large. Vous savez que d'autres sentiments concourent à la complication et, par suite, au drame de la vie. Il y a aussi d'autres souffrances, et qui ne sont pas moins dignes de pitié. Et quand on a ainsi fait le tour des misères de l'humanité, si l'on n'a pas tou-

jours, en touchant la source du mal, indiqué le remède, on a du moins éveillé l'attention paresseuse de quelques-uns de ses lecteurs; inquiété dans sa sécurité l'égoïsme satisfait des autres; ému, dans ce qu'elle a de plus généreux, la sensibilité de tous et accru le domaine de son art. C'est ce que j'appelle du nom de roman social.

On n'a point d'ailleurs à craindre avec vous, monsieur, qu'il dégénère ou qu'il se dénature en prédication de morale. Vous êtes pour cela trop artiste! Vous n'inventez pas des personnages ou des « sujets » pour les faire servir à la démonstration de vos idées, et, au contraire, visiblement, ce sont vos sujets et vos personnages qui s'imposent à vous. C'est le drame inaperçu de leur vie qui vous attire d'abord; c'est ensuite ce que vous découvrez d'émotion cachée dans le secret de ce drame; et enfin c'est le désir

de nous communiquer cette émotion. Vous aimez encore en eux ce que vous y savez voir d'affinités secrètes avec le sol ou le ciel natal, et c'est de vos paysages qu'on pourrait dire, en détournant de son sens un mot célèbre, et d'ailleurs généralement mal compris, qu'ils sont vraiment des « états d'âme ». Si quelqu'un en doutait, ou ne m'entendait pas, qu'il gravisse avec vous la colline de Sainte-Odile, et, de là, qu'il contemple le panorama de l'Alsace. « Trois cents villages de leur patrie étaient au-dessous d'eux, dispersés dans le vert des moissons jeunes. Ils s'endormaient au son des cloches. Chacun d'eux n'était qu'un point rose. Le fleuve presque à l'horizon mettait sa barre d'argent bruni [1]... » Vous êtes peintre et vous êtes poète : vous resterez

1. *Les Oberlé.*

peintre et poète. Ce sont les choses qui parleront pour vous, dans leur langage à elles, précis et concret, vivant et coloré, tantôt plus doux et tantôt plus âpre, mais toujours éloquent de sa seule fidélité. Et c'est pourquoi, monsieur, j'ai la confiance, nous l'avons tous ici, qu'entre vos mains le roman social ne cessera jamais d'être du roman, et de l'art. Je crois connaître assez vos idées pour être assuré que je ne saurais mieux vous souhaiter, qu'en exprimant cette confiance, votre bienvenue parmi nous.

JUN 8 - 1915